
La floraison tardive de la poésie et du théâtre latins

†ANDOR TARNAI

Budapest

Vers le milieu du XVI^e siècle, ce ne sont plus les auteurs italiens qui prédominent dans la production de la poésie latine humaniste. On chercherait en vain, après 1550, des poètes latins remarquables en Italie; les poètes français écrivaient tant en latin que dans leur langue maternelle et entretenaient des rapports étroits avec Ronsard; les auteurs latins de Grande-Bretagne étaient pour la plupart des Écossais faisant de longs séjours sur le continent et cultivant surtout des relations néerlandaises et françaises. L'éclipse des auteurs italiens semble tout aussi caractéristique de l'époque qui vit naître la poésie savante de langue vulgaire que l'est le bilinguisme des Français et du Polonais Kochanowski. Ce qui frappe surtout, c'est le nombre et l'immense réputation des auteurs néerlandais. Leur activité se rattachait en premier lieu à la vie universitaire (Leyde), et ils étaient beaucoup plus humanistes et savants que poètes. À côté des Pays-Bas, c'est l'Empire Germanique qui devient le lieu d'élection de la poésie néo-latine de la fin de la Renaissance; son influence, indépendamment de la question confessionnelle, s'étendait sur les pays de l'Est de l'Europe.

Poétiques et anthologies

Dans l'Europe de la seconde moitié du XVI^e siècle un fait caractérise bien la répartition de la poésie latine: les poétiques latines les plus importantes furent d'abord imprimées en France, puis aux Pays-Bas et en Allemagne. Les *Poetices libri septem* de Jules César Scaliger parurent pour la première fois en 1561 à Lyon, pour être réimprimés ensuite le plus souvent à Leyde et à Heidelberg. Des deux autres poétiques de grande portée, la première est due à Jacobus Pontanus, jésuite d'origine allemande (*Poeticarum institutionum libri III*, Ingolstadii, 1594); conçue entièrement dans l'esprit de l'humanisme tardif, elle ne reflète pas encore celui du baroque. L'autre a pour auteur Johann Heinrich Alsted, calviniste allemand qui incorpore à son encyclopédie une poétique (*Septem artes liberales, Herbornae Nassoviurum*, 1620), fondée en partie sur Scaliger, en partie sur la pratique poétique du tournant du siècle.

Le rôle des Pays-Bas et de l'Allemagne est illustré aussi par le fait que les anthologies de poésie latine les plus volumineuses de l'époque (elles sont restées les principales sources de la recherche) ont été publiées dans ces pays. En 1600 parut à Dordrecht par les soins de Damas van Blyenburg l'*Amorum Hortus*, recueil de près de 1000 pages, anthologie monumentale de la poésie d'amour néo-latine pétrarquaisante. Ses 1137 poèmes de la plume de 150 poètes datent en majeure partie d'avant le milieu du XVI^e siècle, ce qui revient à dire que le volume perpétue la

moisson du passé plutôt qu'il n'offre la production contemporaine. Beaucoup plus proches du goût de l'humanisme tardif sont les anthologies de Janus Gruter qui, d'origine néerlandaise, s'est établi à Heidelberg. Dans le cadre de la série appelée *Delitiae* on publia les volumes italien, français, allemand et belge, puis l'anthologie des poètes néo-latins hongrois (1619), écossais (1637) et danois (1693). Le recueil devint ainsi la série représentative de la poésie humaniste de langue latine.

En ce qui concerne la genèse de l'entreprise, il faut savoir que l'éditeur de Francfort, désireux de rééditer l'anthologie poétique italienne de Joannes Matthaeus Toscanus (*Carmina illustrium poetarum Italorum*, Lutetiae, 1576–1577, 2 vols.), demanda à Janus Gruter d'en enrichir les matériaux. L'humaniste s'étant aperçu que l'ouvrage contenait à peine le quart des poètes renommés, se mit en devoir de la compléter et composa un recueil de 1400 pages (1608). L'entreprise eut certainement du succès, puisqu'on ne tarda pas à faire paraître successivement le volume français (1609), allemand (1612) et belge (1614). En même temps il est frappant de constater que, malgré le succès, le rédacteur ne laisse pas de se plaindre en rappelant qu'aux cours princières règne, à l'égard de la poésie latine, une *iudicii sinisteritas* et qu'on oublie que c'est Virgile qui rendit Mécène célèbre et non l'inverse; dans un des volumes il exprime l'avis qu'à son époque *rarescit studium poetices*, situation d'autant plus absurde que les poètes modernes ne sont nullement plus mauvais que les poètes antiques.

Le choix des poèmes dénonce le goût de la nouvelle époque. Dans la préface de la seconde partie des *Delitiae poetarum Belgicorum* Gruter déclare qu'il y a cent ans était considéré comme poète celui qui savait réunir *tres voces in faciem carminis*, tandis que l'époque actuelle ne reconnaît plus aucun «prince des poètes». Rien n'indique mieux le changement survenu dans le goût et dans l'appréciation érudite que le fait que Gruter ait fait entrer dans le volume tous les poèmes latins de Du Bellay, tandis que Rodolphus Agricola n'y est représenté que par quelques pages; l'Allemand Conrad Celtis reçoit tout juste 25 pages, alors que Georgius Sabinus et Nicolaus Reusner ont droit chacun à 200 pages; autrement dit, le rédacteur fait passer au premier plan les contemporains et le goût de son époque.

La pratique poétique

Dans cette poésie contemporaine on voit assez bien se désintégrer la langue considérée auparavant comme classique et seule digne d'être imitée, ainsi que le système des formes traditionnelles. Les poètes admettent dans leur langue des termes aussi bien archaïques que modernes; parmi les formes, on voit se multiplier des jeux de lettres et de mots, soit anagrammes, acrostiches, rimes et vers en forme de palindrome. Une fois la poétique de Jules César Scaliger parue, la parodie connaît une grande vogue, et on apprécie également le centon et la poésie figurative. Dans la poésie des cours, lorsque le poète écrivait pour les couches sociales les plus élevées, toutes ces formes extrêmes servaient à la parade officielle. Lorsqu'il écrivait pour ses amis et son cercle d'humanistes, il ne désirait plaire qu'à lui-même et à son milieu exclusif, prenant ses distances vis-à-vis d'une société qui ne le comprenait pas, voire le méprisait. Il continuait à cultiver l'idée de la supériorité de l'activité poétique et de la situation privilégiée du poète, insistant sur l'interprétation que la Renaissance avait donnée à l'*ars* et à

l'*ingenium*. Certains affirmaient qu'un bon poème destiné à l'éternité ne pouvait émaner que d'un être « rempli de Dieu » (*Deo plenus*), possédant quelque chose de surhumain (*aliquid habeat supra hominem*); d'autres proclamaient qu'il était beaucoup trop difficile d'écrire de bons poèmes pour que quelqu'un qui avait autre chose à faire en fût capable.

En conséquence, la thématique de l'amour fut reléguée à l'arrière-plan, la poésie biblique — exception faite des paraphrases de psaumes — perdit de son importance; en revanche la poésie de circonstance gagna du terrain, en ce sens que la majorité des poèmes était écrite par un humaniste à un autre humaniste. Certains réunirent les poèmes écrits à différentes occasions de leur vie, en constituèrent des volumes, et on vit paraître plus d'un volume contenant des poèmes écrits sur la devise d'un personnage distingué ou désireux de se distinguer. Comme la plupart des poètes de l'humanisme tardif étaient aussi professeurs d'université, souvent aux facultés de philosophie, et comme le latin continuait à être la langue de l'enseignement, certaines facultés devinrent des foyers de poésie latine. Les étudiants publiaient des volumes de poésie en l'honneur de leurs protecteurs, lorsqu'un de leurs condisciples rentrait chez lui, ou au moment de sa mort; de même, il était courant que les professeurs et les condisciples ajoutent aux thèses des poèmes de félicitations qui, encore au XVII^e siècle, étaient le plus souvent rédigés en latin. C'est ainsi que les universités restèrent les dernières citadelles de la poésie de langue latine en voie de disparition.

Rivalité du latin et de la langue maternelle (France, Angleterre)

Dans les pays de la péninsule ibérique la position de la langue maternelle dans la littérature était devenue si forte qu'il ne se développa guère de poésie humaniste latine. Toutefois, une génération de poètes néo-latins avait existé plus tôt dans le siècle et produit l'épopée en hexamètres *Thalichristia* par Alvar Gómez de Ciudad Real, des odes aux thèmes et mètres horatiens, la *Bernardina* de Juan de Vilches, ainsi que des œuvres de l'éminent Arias Montano parmi d'autres. En Italie, pays qui au X^e et au début du XVI^e siècle avait donné à l'Europe les meilleurs poètes latins, la *lingua vulgaris* finit au XVI^e siècle par supplanter le latin comme langue de la poésie. En France, l'époque de la Renaissance tardive est celle des poètes bilingues. Du Bellay, qui en 1549 avait proclamé dans la *Deffence* les droits littéraires de la langue française, n'en continue pas moins à écrire aussi des poèmes en latin, recueillis dans ses *Poemata* (1558). Et quoique les poètes de la Pléiade aient préparé à la langue française une entrée triomphale dans la poésie, Rémy Belleau, Baïf, Pontus de Tyard composaient également en latin des poèmes d'une importance généralement secondaire par rapport à l'ensemble de leur œuvre. Théodore de Bèze, grand réformateur, fut un poète bilingue. En 1569 il réédita ses *Poemata*, publiés d'abord en 1548, en supprimant le groupe de poèmes intitulé « *Amatoria* », qu'on lui reprochait et qu'il renia.

La continuité du latin au sein de la Pléiade est due en grande partie à l'enseignement de Jean Dorat (Auratus), professeur de plusieurs des autres poètes à l'époque du collège de Coqueret. Éminent érudit humaniste, excellent hellénisant, *poeta regius* à partir de 1567, Dorat, à la différence de ses élèves, n'écrivait qu'en latin — parfois en grec — et vers la fin de sa vie il publia ses *Poemata* (1586). Les modèles qu'il suivait dans ces poèmes, en majorité de

circonstance, étaient Pindare et Horace, qui par la suite, non sans son influence, devinrent les modèles de la nouvelle poésie lyrique. Ainsi, la poésie latine ne fut pas entièrement éclipsée avant la fin du siècle; à l'occasion elle passa même à l'attaque: Ronsard avait beau critiquer les partisans du latin et du grec, son maître n'en traduisit pas moins en 1567 des parties de la *Franciade* en latin; Du Monin aussi traduisit en latin des œuvres de Ronsard, et une année après sa publication il traduisit *La Semaine* de Du Bartas (*Beresithias, sive Mundi creatio*, 1579). Dans son volume *Miscellanea poetica* (1578) Du Monin va jusqu'à déplorer que ses contemporains n'écrivent qu'en français, car sans latin la France risque à son avis de retomber dans la barbarie, le latin seul donnant accès à une renommée internationale.

Du Monin se trompait sur le plan général. Il n'empêche que c'est par leurs poèmes latins que quelques poètes français ont acquis leur renommée, en particulier en Europe centrale, par exemple Jean Passerat (Passeratius) et Scévole de Sainte-Marthe (Samartanus). Poètes parfaitement bilingues, ils accordaient une plus grande importance à leurs propres poèmes latins. Henri Estienne, le premier à s'occuper en philologue de la parodie et du centon (1573) eut également une grande influence sur ses contemporains comme poète latin. En 1575, il publia ses propres parodies (*Parodiae morales*) qui, à l'en croire, naquirent pendant son retour de Vienne lorsque tout en chevauchant il s'amusa à transformer les poèmes d'Horace et d'autres auteurs. En 1579 parut un volume de parodies contenant entre autres celles d'Estienne, et à partir de cette date jusqu'à la première décennie du XVII^e siècle on publia successivement toute une série de volumes de ce genre.

Le recul définitif du latin devant la langue vernaculaire se reflète fort bien dans la littérature de la Grande-Bretagne. Deux poètes qui s'y firent une renommée par leur poésie latine sont l'Écossais George Buchanan et le Gallois John Owen. Buchanan est connu en premier lieu pour ses pièces de théâtre écrites en France et au Portugal où, dans les prisons de l'Inquisition, il rédigea ses paraphrases des Psaumes en vers latins pour lesquels il emprunta à Horace et à d'autres poètes lyriques de l'Antiquité vingt-neuf différentes formes métriques. Le Gallois John Owen est connu pour ses épigrammes moralisantes, ironiques et parlant beaucoup de la mort. Publiées à partir de 1606 elles finirent par remplir dix volumes. Le poète, appelé le Martial britannique, appartenait au cercle de Philip Sidney, et sa renommée était telle que ses contemporains l'enterrirent à côté de Shakespeare. Quoiqu'il mêlât de temps en temps aux titres de ses poèmes des mots anglais, ses œuvres parurent aussi au cours du XVII^e siècle sur le continent, en Allemagne et aux Pays-Bas et jouirent d'une grande popularité. Thomas Campion, le troisième poète anglais néo-latin de l'époque qui mérite mention, écrivait aussi en anglais. Dans cette langue il a laissé des panégyriques, des élégies et des épigrammes (*Poemata*, 1595). Toutefois c'est surtout par son œuvre critique qu'il se montre partisan engagé de la tradition classique; il luttait contre l'usage de la rime qu'il estimait barbare, et provoqua par là une des polémiques les plus retentissantes du tournant du XVI^e au XVII^e siècle.

Érudition et poésie (Pays-Bas)

La poésie latine savante aux Pays-Bas connut son plus grand essor à la fin du siècle. Elle était dominée par la science qui avait presque entièrement évincé les sujets lyriques, et pourtant, un

peu plus tôt, c'est la littérature néerlandaise qui avait produit Jean Second, peut-être le plus grand poète lyrique néo-latin. Ses sujets amoureux ne trouvèrent toutefois que peu de continuateurs. Un d'eux, Janus Lernutius (Lernout) coule en vers les expériences qu'il fit à Paris, en Italie et en Angleterre, et écrivit également un cycle intitulé *Basia*, moins empreint de passion érotique que l'œuvre de son maître, Jean Second. Le cycle de poèmes intitulé *Ocelli* et consacré aux yeux des femmes, qui par son caractère raffiné et artificiel est typiquement maniériste, eut de nombreux imitateurs. Lernutius publia ses poèmes érotiques avec d'autres poésies (par ex. des idylles sacrées) dans un volume intitulé *Initia* (1579).

C'est une voie tout à fait similaire que suivit dans sa jeunesse Janus Dousa (van der Does) père, futur professeur de l'université de Leyde et poète renommé. A Paris il avait été l'élève de Jean Dorat et s'était lié d'amitié avec la plupart des membres de la Pléiade, y compris Ronsard. Outre les influences françaises, il subit celle de Jean Second, d'auteurs italiens, de Jules César Scaliger et de Thomas More. A l'instar de ses contemporains il suivait Jean Second à sa manière; il traduisit en latin des auteurs italiens et français. Les poèmes d'amour de sa jeunesse datent de l'époque de son mariage (1566); il les publia en 1570, et avec une dédicace à l'Allemand Paul Schede-Melissus en 1575. Ses poèmes relatifs au siège de Leyde parurent en 1576. Sa langue poétique, caractérisée par des archaïsmes et l'emploi du bas latin, est artificielle, souvent opaque.

Son fils, Janus Dousa le jeune, fit des vers latins dès l'âge de treize ans. A dix-sept ans, il choisit comme sujet le danger qui menaçait l'Angleterre du fait de l'Armada espagnole et prédit la victoire de la reine Élisabeth. Parmi ses nombreux poèmes de circonstance se trouvent deux *epicedia* adressés à Philip Sidney, et un poème écrit à l'occasion de la mort de sa sœur, âgée de huit ans. Son poème didactique intitulé *Res caelestes* est resté à l'état de fragment. Il réunit ses poèmes d'amour dans un cycle intitulé *Erotopaegnion*; le terme provient de l'Italien Hieronymus Angerianus. Jean Second fut son modèle, ainsi que, probablement, Lernutius.

Au cours des deux dernières décennies du siècle, la poésie latine pétrarquaisante eut de moins en moins de fidèles aux Pays-Bas. Non seulement les philologues et les philosophes, mais aussi la majorité des poètes considéraient Juste Lipse comme une autorité absolue. Être en correspondance avec lui était pour un poète le plus grand honneur, et quiconque se respectait se disait son disciple. Lipse lui-même n'était pas poète, quoique, comme tous les humanistes de son époque, il ait écrit, lui aussi, des poèmes de circonstance: *Musae errantes* (1610). Mais dans son entourage et parmi ses disciples il y avait bon nombre de professeurs poètes. Leur centre était en premier lieu l'université de Leyde où Lipse fut nommé à une chaire par l'intermédiaire de Dousa père.

Un autre célèbre professeur de l'université, Dominicus Baudius (Dominique le Bauldier) a indubitablement subi l'ascendant de Lipse. Il étudia la théologie à Genève; en Angleterre il prit contact avec Philip Sidney et en 1603 fut invité à Leyde. Cet homme colérique, parlant le latin comme sa langue natale, très sûr de lui-même, réclamait d'être reconnu et se plaignait qu'à son époque il y eût si peu d'hommes pour comprendre les poètes.

Autre personnalité importante de l'université de Leyde, Joseph Juste Scaliger, considéré par la postérité surtout comme un savant, dut pourtant en partie sa célébrité à sa poésie. C'est en 1593 qu'il hérita la chaire de Juste Lipse et c'est sous son influence que se formèrent Daniel Heinsius et Hugo Grotius. Il incarne parfaitement le lien étroit entre la philologie classique et la

poésie latine. Un de ses volumes, (*Iambi gnomici*, Leyde, 1607) a été publié par Daniel Heinsius, un autre, (*Poemata Graeca*, Leyde, 1625) par Petrus Scriverius (Schryver), avec une dédicace adressée à Hugo Grotius, où il dit expressément qu'il ne demande pas la protection des «grands» (*satrapes*), ne s'occupe ni des ignorants ni des puissants (*indocti et potentiores*) et qu'il destine le livre à ceux qui savent réellement apprécier la littérature savante; il reste ainsi fidèle à son maître qui, conformément à l'esprit de son temps, avait destiné ses poèmes aux amateurs d'érudition et d'élégance. Scaliger composa des vers en honneur de Janus Douza, à l'occasion du mariage de la fille de ce dernier (1600), puis pour la naissance du premier enfant du couple (1601), ainsi qu'au moment de la mort de Juste Lipse. Il cultivait donc sciemment les traditions de Leyde, mais aussi les relations allemandes (Paul Schede-Melissus, Konrad Rittershausen), traduisait de l'italien, écrivit une épitaphe pour George Buchanan, un poème adressé à Daniel Heinsius. Heinsius lui-même fut poète dans sa jeunesse, au début du XVII^e siècle, tout comme son ami Hugo Grotius, qui abandonna la poésie à l'âge de trente-deux ans.

La poésie de l'élite intellectuelle (Allemagne)

Le poète latin de la fin de la Renaissance allemande le plus reconnu par ses contemporains et par l'histoire littéraire est Paul Schede-Melissus. Il séjourna deux fois à Vienne (1561–1564; 1565–1567), fit un long voyage en France, vécut quelque temps à Genève, subit l'influence d'Henri Estienne et de Ronsard, écrivit quelques sonnets français et un sonnet allemand et traduisit des œuvres de Ronsard en latin. Il est l'auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire allemands perdus. En 1570 Frédéric III, électeur palatin, le chargea de traduire en latin le livre de psaumes des huguenots mis au point par Clément Marot et Théodore de Bèze en 1562; l'entreprise n'ayant pas réussi, c'est Andreas Spethe, doué de talents beaucoup plus modestes, qui la mena à bien plus tard; *Davidis prophetae regii psalmorum paraphrasis metrorhythmica* (Heidelberg, 1596). Après la mort de Frédéric III, Schede-Melissus vécut à Nuremberg (1580–1584) jusqu'au moment où l'électeur Jean Casimir le fit revenir à Heidelberg; là il fut nommé conseiller du prince et conservateur de la Bibliothèque Palatine.

Ses premiers volumes (*Schediasmata poetica*, 1574; *Schediasmatum reliquiae*, 1575) parurent avant son voyage en Italie, les autres pendant son séjour à Heidelberg. C'est à l'époque même où la ville de Heidelberg devint un centre de la poésie allemande de l'humanisme tardif que Schede-Melissus a joui d'une autorité illimitée et fut le principal médiateur entre la poésie allemande et la poésie française et néerlandaise. Bien qu'il fût attaché au service de la cour, il n'écrivit finalement pas le poème épique «Casimiras» destiné à son mécène; dans son pays il fut le principal épigone d'Horace, dont il composa le plus de parodies.

La plupart des poètes néo-latins allemands de l'époque enseignaient dans les facultés de philosophie des universités. A l'université de Wittenberg, rigoureusement luthérienne, ce fut Friedrich Taubmann, professeur de poétique, qui entretenait des rapports avec ceux de Heidelberg. Il récita du haut de la chaire de l'église un poème en hexamètres en l'honneur du centième anniversaire de la fondation de son université (1602). Il tenait pour le plus grand poète de l'époque le calviniste Schede-Melissus qui, à l'en croire, dépassait à certains égards les poètes de l'Antiquité. Taubmann écrivit des poèmes à l'occasion des noces de Schede-Melissus, salua

en vers Janus Dousa le jeune pour son vingt-sixième anniversaire, s'adressa en vers à Janus Gruter, à Daniel Heinsius, à Maurice, margrave de Hesse. Il célébrait Juste Lipse qui avait enseigné quelque temps à Iéna, défendait son style, et bien qu'il reconnût avoir commencé sa carrière comme cicéronien, il acceptait chez Lipse l'usage de mots insolites. Comme nombre de ses contemporains il se plaignait de ce qu'à son époque un tailleur ou n'importe quel autre artisan était tenu en plus grand honneur qu'un poète lauréat. La poésie, selon lui, était un jeu mais qui demandait du talent; son but à lui était de plaire à l'élite.

Nathan Chytraeus commença sa carrière à l'université de Rostock. Comme beaucoup d'Allemands de son temps il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie. Son œuvre maîtresse, (*Fastorum ecclesiae christianae liber*, Lipsiae, 1573), à l'instar des *Fasti* d'Ovide, raconte l'année ecclésiastique; chaque mois est dédié à un de ses amis. Son collègue hellénisant, Joannes Caselius, se distingua moins par ses poèmes latins et grecs (*Carmina gnomica Graeca et Latina*, Hamburg, 1624) que par sa critique des œuvres contemporaines. A en croire Heinrich Hudemann, éditeur de ses poèmes, Caselius était considéré par les plus grands comme un prince de l'éloquence, dont la philosophie combattait la barbarie et la sophistique. Cette philosophie était pour l'essentiel le stoïcisme, incarné dans ses poèmes par une sage résignation, le culte des jardins humanistes calmes et silencieux, et la joie de la création poétique.

Le poète-professeur le plus connu de Helmstedt fut Heinrich Meibom, qui écrit des poèmes à sujet biblique dans l'esprit de la Réforme (*Concio ... prophetae Esaiiae ... heroico carmine reddita*, Helmstedt, 1595) ainsi qu'un centon composé à partir de vers de Virgile sur la lutte de David et de Goliath (1580), et un autre contre les Turcs (*Classicum adversus Turcas Musulmanos*, Helmstedt, 1595) qui fut récité à l'université. Dans sa dédicace l'auteur déclara qu'il préférait ceux qui mettaient laborieusement leurs poèmes au monde à ceux qui les «vomissaient» (*evomere*), et qu'il aimait le centon, créé au prix d'un travail critique (*recensio*) beaucoup plus qu'à partir d'une conception originale (*conceptus*). Pour se justifier d'écrire des centons, il prétend aussi que c'est par eux qu'il ressemble le plus aux grands poètes. Dès son enfance il avait aimé cette forme de création difficile, visant à un effet insolite. Les parodies d'Horace qu'il écrivit (*Parodiarum Horatianarum libri duo .. item Sylvarum libri duo*, Helmstedt, 1588; *Parodiarum Horatianarum reliquiae*, Helmstedt, 1589; *Novae parodiae ad odas quasdam Horatianas*, Helmstedt, 1596), admirées à l'époque, sont considérées aujourd'hui comme étant d'un formalisme excessif. Dans ces parodies d'Horace on relève une nette tendance à réinterpréter le poète romain dans un esprit religieux, pédagogique et par endroits protestant, ce qui est inséparable de la parution de la première édition d'Horace expurgée à l'intention de la jeunesse (1570), ainsi que du livre de l'Anglais Alexander Ross (Rosaeus) qui rédigea une histoire du Christ sous forme d'un centon de Virgile (1634).

La diffusion des normes et de la mode de la poésie latine tardive est en majeure partie l'œuvre des universités allemandes, toujours nanties d'un professeur prêt à initier les étudiants aux meilleures traditions de cette poésie qu'ils pouvaient ensuite cultiver ou propager eux-mêmes. Notons également le rôle joué dans la culture de la poésie latine par les médecins et juristes attachés au service des princes, des prélats et des villes, et qui pour la plupart avaient obtenu leurs diplômes en Italie ou en France: Joannes Posthius, élève de Petrus Lotichius et médecin du prince-évêque de Würzburg, publia deux volumes de poèmes latins (1580, 1595); Franz Hildesheim, ancien étudiant de Padoue, écrivit de nombreuses lettres à ses amis et

protecteurs de Vienne et de Hongrie, entretenait des rapports suivis avec des Français et, partisan convaincu de la paix religieuse, proclamait que la religion était partout la même et que seules les formes faisaient objet de controverses (*de veste tantum est controversia*); il désirait même entrer en rapport avec les anabaptistes (*Neniae*, Berlin, 1596).

Parmi les poètes-littérateurs humanistes qui remplissaient des fonctions importantes au service d'une ville il faut signaler tout particulièrement ceux de Nuremberg et de Breslau. Parmi les premiers se trouvaient George Rem et Konrad Rittershausen, parmi les seconds Jakob Monau et Daniel Rindfleisch (Bucretius) qui tous s'acquirent de grands mérites dans le développement de la culture humaniste de leur ville. À côté de Monau, Andreas Dudith et un peu plus tard Valens Acidalius contribuèrent également à la gloire de la ville de Breslau. Ce dernier, qui mourut jeune, avait fait ses études de médecine en Italie, correspondait avec Juste Lipse, Joannes Caselius, Janus Dousa le jeune, Janus Gruter, le Hongrois Mihály Forgách et Lorenz Scholtz de Breslau (*Epistolarum centuria I*, Hanoviae, 1606). Ses poèmes furent publiés après sa mort avec ceux du Lubeckois Janus Gulielmus, munis d'une dédicace à Caspar Cunradus, Jakob Monau et Daniel Rindfleisch-Bucretius par le Belge Janus Lernutius (1603). Acidalius écrivit des parodies sur les poèmes d'Horace et de Catulle, consacra une épigramme à Giordano Bruno et un poème au jardin de son ami Lorenz Scholtz, médecin de Breslau. À la fin du volume on trouve un poème d'adieu dans lequel l'éditeur du volume commémore le poète décédé.

La diffusion de la poésie latine tardive

À l'est et au nord de l'aire linguistique allemande et italienne, chez les Croates, les Hongrois, les Tchèques et les Polonais, la poésie humaniste latine fleurissait dans les milieux de l'élite dès le milieu du XVe siècle. Dans la seconde moitié du XVIe, exception faite des Croates de Dalmatie, chez lesquels l'usage de la langue vernaculaire était déjà prédominant, elle se répandit aussi parmi les couches plus moyennes d'intellectuels, en particulier les pasteurs et les maîtres d'école. En même temps elle conquiert également les pays situés à la périphérie de l'Europe humaniste : les pays scandinaves et baltes. Les poètes néo-latins de l'humanisme tardif sortaient en majorité des universités protestantes d'Allemagne; ce qu'ils y avaient appris leur permettait ensuite de servir leur église et leur ville par des poèmes de circonstance latins. Peu nombreux étaient ceux dont la poésie se nourrissait des meilleures sources italiennes, françaises, néerlandaises.

Parmi eux brilla le Hongrois Joannes Sambucus (Zsámboky) philologue, critique littéraire et historien. Au terme de longues études en Italie, en Allemagne et en France, où il fut élève de Jean Dorat, il s'établit en 1560 à Vienne, devenant bientôt la figure centrale du cercle humaniste de la ville. Il était ami d'Henri Estienne, protecteur du jeune Juste Lipse, membre actif de l'académie poétique qui se constitua dans les années 1570 à Presbourg (aujourd'hui Bratislava), capitale de la Hongrie d'alors. C'est lui qui publia en 1569 les poèmes de Janus Pannonius, premier grand poète humaniste de l'Europe au nord des Alpes. Le recueil des poèmes de jeunesse de Sambucus (*Poemata*) parut en 1555 à Padoue, mais ce sont ses *Emblemata* (Anvers, 1564) qui lui valurent la gloire poétique. On le traduisit bientôt en flamand et en français. Son élève, Miklós Istvánffy, le meilleur historien hongrois du XVIe siècle, fut pendant ses études à Padoue ami de Petrus Lotichius et devint plus tard membre du cercle poétique de Presbourg. À

côté des poèmes de circonstance que Sambucus écrivit pour ses amis et mécènes, ainsi qu'à l'occasion de la mort d'éminents contemporains, ce sont surtout ses poèmes bucoliques des années 1560, poèmes marqués par l'influence de Sannazar, qui se distinguent par leur élégance.

Jan Kochanowski, figure de grande envergure de la Renaissance poétique polonaise, écrivit ses principales œuvres en polonais, tout en étant un excellent poète latin. Au cours de ses études, à Padoue, il avait commencé à écrire des poèmes latins. Son séjour à Paris exerça une influence décisive sur sa poésie, car il y découvrit les œuvres des poètes de la Pléiade. En 1584 il publia quatre volumes d'épigrammes. Il traduisit en polonais des poèmes de Janus Pannonius et remania dans sa langue natale les paraphrases de psaumes de Buchanan — autant de preuves de l'intérêt qu'il portait à la poésie néo-latine.

Si les autres poètes ne dépassaient guère l'honnête moyenne, ils n'en ont pas moins le mérite d'avoir éveillé l'intérêt des lecteurs pour les legs poétiques latins. Ils produisirent surtout des poèmes de circonstance (epithalamium, epicedium, etc.), tentèrent parfois des épopées patriotiques, et essayèrent plus d'une fois de chanter le passé national dans des cycles de vers lyriques. Parmi les centaines de poètes latins d'Europe du Nord, d'Europe Centrale et Orientale, citons-en quelques-uns à titre d'exemple. Le volume intitulé *Bucolica* (Wittenberg, 1560) du Danois Michaelis Laetus parut avec une préface de Melanchthon; le Suédois Laurentius Petri Gothus se fit un nom grâce à une œuvre patriotique intitulée *Stratagema Gothici exercitus adversus Darium* (1599). Dans les pays baltes c'est surtout dans la ville de Riga que fleurissait la poésie latine humaniste. Le meilleur poète y fut le Prussien Daniel Hermannus. Son poème épique intitulé *Stephaneis* et consacré à Étienne Báthory, roi de Pologne, resta inachevé; le recueil de ses poèmes (*Poemata academica, aulica, bellica* (Riga, 1614–1615) ne parut qu'après sa mort. De Pologne il faut encore mentionner à côté de Kochanowski le poète satirique protestant Andreas Tricesius, ainsi que Sebastianus Clonovius, qui chanta les paysages de l'Ukraine. En Bohême il y eut vers 1600 toute une série de savants personnages qui composaient des vers latins, tel Paulus a Gisbice (Pavel z Jizbice), auteur d'épigrammes et Caspar Cropacius qui laissa un cycle intitulé *Duces et reges Bohemiae*. Christianus Schesaeus, poète Saxon de Transylvanie, tenta de mettre en vers la tragédie historique de la Hongrie dans un poème épique intitulé *Ruinae Pannonicae* (1571), une imitation peu réussie de Virgile. Dans un cycle constitué de quinze élégies, intitulé *Clades Moldavica* (1572), Johannes Sommer, savant antitrinitaire, relate, avec un certain éclat, l'histoire du règne et de la chute d'Eraclite, voïvode de Moldavie. Enfin il faut signaler Joannes Bocatius (Bock), poète particulièrement fécond d'origine silésienne mais vivant en Hongrie où il participa activement aux mouvements anti-Habsbourg et publia la majorité de ses centaines de poèmes de circonstance dans un volume intitulé *Hungaridos libri poematum V* (1599).

Le théâtre latin de l'humanisme tardif

Les pièces de théâtre latines de la fin de la Renaissance furent écrites, tout comme la poésie lyrique, surtout pour la couche cultivée des intellectuels et des patriciens. Leurs auteurs sortaient d'ailleurs du même milieu social. Les représentations avaient lieu dans les cours princières et les écoles importantes. Une des caractéristiques du théâtre de l'époque qui se calquait sur les auteurs

classiques (auteurs grecs en traduction latine, Plaute, Térence, Sénèque) était la désintégration de la structure dramatique. Les représentations offraient aux spectateurs une scène pittoresque et des costumes hauts en couleur. Le choix des auteurs classiques était dominé par des points de vue pédagogiques se conformant à l'opinion générale de l'époque. En tête de liste se trouvait Térence, suivi d'assez loin par Plaute, car le premier écrivait dans une langue distinguée, le second dans la langue de la rue. Toutefois, à l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme cela en soi ne suffisait pas : à l'instar du Virgile évangélisé, on remania aussi Térence (Cornelius Schonaeus : *Terentius Christianus*, Coloniae, 1592). Peu à peu ce théâtre et son répertoire exclusif subirent l'influence du théâtre populaire, se conformant aux besoins du grand public; dès la seconde moitié du XVI^e siècle des pièces latines de plus en plus nombreuses furent jouées dans la langue populaire. Plus tard on intercala entre les actes des interludes spectaculaires également compréhensibles pour tous les spectateurs.

Les titres des pièces connues, et conservées jusqu'à nos jours, sont légion. Pour la seule Angleterre on connaît environ cent-cinquante pièces latines écrites entre 1550 et 1650. L'auteur le plus célèbre y fut William Gager dont deux pièces, *Meleager* et *Ulysses redux* (Oxford, 1592) ont paru aussi sous forme imprimée. Sa tragédie *Didon*, une de celles qui restèrent manuscrites, fut représentée en 1583. Les pièces de George Buchanan, telles les tragédies *Iephte* et *Baptistes* s'acquirent une grande popularité, ainsi que ses tragédies traduites du grec en latin, parmi lesquelles *Médée* et *Alceste* d'Euripide furent représentées d'abord à Bordeaux. Le catholique Adrien de Roulers (Adrianus Roulerus) écrivit une tragédie sur Marie Stuart, également d'après le modèle des pièces scolaires et du théâtre classique (1593). Au Portugal et en Espagne, tout comme en Angleterre, les pièces latines ne furent représentées que dans les écoles, en particulier dans les établissements des jésuites. Dans les pays scandinaves, le théâtre latin humaniste fut implanté par des professeurs qui avaient étudié aux universités étrangères (allemandes, suisses, hollandaises). On jouait les pièces classiques, mais aussi des pièces originales écrites d'après des modèles étrangers.

Tout comme la poésie, le théâtre latin connut son dernier épanouissement à la fin du XVI^e siècle aux Pays-Bas et en Allemagne. Dans la seconde moitié du siècle aux Pays-Bas la préférence va aux pièces de Sénèque, en particulier à celle intitulée *Troades*, consacrée à la souffrance des innocents. Très appréciée par Hugo Grotius et Vondel, elle fut ensuite traduite en allemand par Martin Opitz (1624). À côté des pièces à sujet biblique (Hugo Grotius : *Adamus exul*, 1598; *Christus patiens*, 1608; Heinsius : *Infanticida*, 1632) on voit passer au premier plan les sujets politiques, comme dans la pièce de Heinsius intitulée *Auriacus sive libertas saucia* (1602) et traitant du meurtre de Guillaume d'Orange (traductions hollandaises : 1606, 1617) ou dans celle de Caspar Casperius, *Princeps Auriacus, sive Libertas defensa* (1599).

Le théâtre académique allemand se concentra petit à petit à Strasbourg où Johannes Sturm, venu de Paris, proposa qu'on unît les trois écoles latines de la ville. Le Gymnasium qui se constitua sous la direction de ce théoricien de la pédagogie devint une citadelle de la tolérance religieuse. Au sein du riche répertoire de l'école on chercherait en vain des pièces de controverse religieuse. Sturm lui-même édita Plaute (1565); à côté des tragédies classiques il fit présenter maintes pièces néo-latines. La ville subventionnait les représentations, ce qui permit et en même temps nécessita le transfert de la scène dans la cour de l'école pouvant accueillir un public de plus en plus nombreux composé des étudiants, de leurs parents, des notabilités de la

ville et des membres des familles princières. Parmi les pièces néo-latines les plus anciennes on y représenta *Iephthe* de Buchanan (1567, 1569), *Hecastus* de Macropedius et — à la faveur de la tolérance confessionnelle — le drame du belge Holonius consacré à un martyr (*Laurentius*, 1584). L'année 1590 ouvre une nouvelle période à Strasbourg : on commence en effet à représenter des pièces néo-latines de la plume des auteurs de la ville. Michael Hospenius enrichit le répertoire de deux pièces, *Equus Troianus* (1590) et *Dido* (1591), pièces toutes deux tirées de l'*Enéide* de Virgile. Dans l'édition de la première on lit la lettre de Melchior Junius, célèbre professeur de rhétorique à Strasbourg qui avait encouragé l'auteur à publier sa pièce. Georgius Calaminus, originaire de Silésie, dédia son drame intitulé *Helis* à l'archiduc Mathias, futur empereur, à qui il relatait que non seulement Melchior Junius mais sept autres professeurs de la ville l'avaient persuadé de rédiger des pièces. La situation politique de la Silésie lui inspira une pièce intitulée *Rudolphottocarus* qui traitait de l'histoire de Rodolphe de Habsbourg et d'Ottokar, roi de Bohême. Aegidius Hunnius, un des représentants marquants de l'orthodoxie luthérienne qui allait bientôt dominer à Wittenberg écrivit également pour la scène académique de Strasbourg : dans l'édition (Halle, 1594) de ses deux drames consacrés à Joseph et de sa pièce sur Ruth qui fut représentée en 1586 à Marbourg il soutient qu'un théologien est parfaitement libre d'écrire des pièces de théâtre, pourvu qu'il le fasse dans un but pédagogique et instructif. Lui-même rédigeait ses pièces de façon à y inclure aussi des sentences et des enseignements (*sententiae et salutare admonitiones*) qui conduisent au salut. Dans une édition ultérieure il explique que lorsqu'il flétrit les défauts des marchands et des courtisans, il n'entend nullement attaquer ces deux groupes de la société, mais seulement leurs péchés (Francfort, 1596).

En dehors de la référence à leurs sujets, les pièces de théâtre peuvent également être classées d'après les modèles suivis par leur auteur. Certains jugeaient Plaute trop libertin, d'autres trouvaient nécessaire de christianiser Térence, mais la majorité des auteurs dramatiques de la fin de la Renaissance choisit Sénèque. Cela est particulièrement évident chez Theodor Rhodius, un des auteurs dramatiques de Strasbourg, à propos de qui Schede-Melissus écrit : «Tu Senecam exprimas».

L'auteur dramatique néo-latin le plus important en Allemagne à la fin de la Renaissance fut Nikodemus Frischlin, qui par son talent littéraire, sa vie aventureuse, sa personnalité se distingue parmi les intellectuels de l'époque. Il enseigna à de nombreux endroits : à Tübingen, à Laibach (Ljubljana), à Braunschweig ; dans chacun de ses ouvrages apparaît sa veine pédagogique. En critiquant la Cour il suscita la colère de la noblesse, mais son esprit satirique et moqueur ne ménagea pas non plus les classes populaires. On lui doit une douzaine de pièces à l'intention des scènes scolaires, où il faisait aussi fonction de metteur en scène et d'acteur. La plus importante et la plus populaire de ces pièces est un *Julius Caesar redivivus* (1584) qui fut traduite en allemand par Jakob Frischlin (1585, 1592), et publiée, remaniée par Jakob Ayser (1618) ; elle ne manqua pas d'avoir un certain ascendant, même sur les jésuites. L'auteur qui écrit la pièce en tant que *homo germanus* se propose de démontrer que l'Italie et la Grèce ont franchi les Alpes et que l'Allemagne a cessé depuis longtemps d'être barbare : elle a donné au monde l'imprimerie. Dans la pièce chacune des paroles de César et de Cicéron est tirée des œuvres de ces auteurs. Frischlin écrivit aussi des pièces allemandes mais ne considérait comme véritables réalisations littéraires que celles qui étaient écrites en latin.

C'est à cette époque marquée de crises profondes que naquit la littérature dramatique et le

théâtre de l'ordre des jésuites. Leurs centres se trouvaient à Vienne, à Cologne, à Ingolstadt, à Munich et dans d'autres villes catholiques. Les jésuites apprirent beaucoup des protestants, aussi bien sur le plan de la rédaction des pièces que de la technique scénique. C'est à cette époque que se répandirent la scène-estrade et le rideau; les costumes acquirent une nouvelle fonction; on vit se développer les normes des mouvements et des gestes sur la scène, et on introduisit la règle suivant laquelle l'action devait se dérouler en un jour. Ces nouveaux procédés préparèrent le développement du théâtre baroque et classicisant.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- Conrady, Karl Otto. 1962. *Lateinische Dichtungstradition und deutsche Lyrik des 17. Jahrhunderts*. Bonn.
- Ellinger, Georg. 1929. *Die Geschichte der neulateinischen Literatur Deutschlands im sechzehnten Jahrhundert*. 3 vols. Berlin.
- Kindermann, Heinz. 1959. *Theatergeschichte Europas*, vol. 2, *Das Theater der Renaissance*. Salzburg.
- Kranz, Gisbert. 1981. *Das Bildgedicht. Theorie, Lexikon, Bibliographie*. Vols 1-2. Köln-Wien.
- Kühlmann, Wilhelm. 1982. *Gelehrtenrepublik und Fürstenstaat, Entwicklung und Kritik des deutschen Späthumanismus in der Literatur des Barockzeitalters*. Tübingen.
- Laurens, Pierre & Claudie Balavoine, sous la dir. 1975. *Mvsae redvces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*. 2 vols. Leiden.
- Liede, Alfred. 1963. *Dichtung als Spiel. Studien zur Unsinnspoesie an den Grenzen der Sprache*. 2 vols. Berlin.
- Schäfer, Eckart. 1976. *Deutscher Horaz. Conrad Celtis, Georg Fabricius, Paul Melissus, Jacob Balde; die Nachwirkung des Horaz in der neulateinischen Dichtung Deutschlands*. Wiesbaden.
- Wiegand, Hermann. 1984. *Hodoeporica. Studien zur neulateinischen Reisedichtung des deutschen Kulturraums im 16. Jahrhundert*. Baden-Baden.